

la Lettre

NATURE HUMAINE
Un autre regard sur l'écologie.

ÉCOLOGIE,
Les moteurs de l'action.

Numéro 01



La Lettre

NATURE HUMAINE

Édito

Écologie, les moteurs de l'action

Plus les médias se font l'écho des dégradations environnementales, de leurs causes et de leurs conséquences, et plus nous sommes confrontés à notre difficulté à passer à l'action et à changer nos comportements, pour les adapter aux enjeux. Or, en dehors de ceux qui ont adopté la politique de l'autruche, qui n'a pas eu ce sentiment d'être submergé sous l'immensité de cette crise d'envergure mondiale ? Une crise à laquelle personne ne peut échapper sauf à quitter ... la planète.

Cette angoisse de la submersion, encore diffuse et périodique, peut devenir monnaie courante même collectivement dans les années à venir. Est-ce ce que nous voulons ? Est-ce nécessaire ? Agissons-nous plus pour autant ? Non. Quelque soit notre ressenti, l'action ne se fait pas automatiquement, car entre le stimulus et le passage concret à l'action, il y a la nécessité de prendre la décision d'agir.

Et là, beaucoup d'éléments vont faire la différence, et principalement le fait de trouver un moteur suffisamment puissant pour déclencher l'action, la pérenniser, ... et la rendre naturelle et évidente. C'est l'objet de cette Lettre n°1.

Nature Humaine

L'association Nature Humaine

Nature Humaine est une association à but non lucratif dont l'objectif est d'agir et d'aider à agir pour la nature et l'Homme, en explorant les facteurs humains et les représentations du monde qui freinent ou au contraire facilitent le changement. Nature Humaine est un creuset où les sciences humaines peuvent se rencontrer autour de l'écologie pour faire émerger une réflexion originale sur notre relation à la nature et à notre propre nature.

La Lettre est sa première action.

www.nature-humaine.fr

La Lettre Nature Humaine

La Lettre a pour objet d'explorer cet espace qui échappe à la raison et au sein duquel se trouve la source principale de nos dysfonctionnements écologiques : notre vision de la vie, nos émotions, nos désirs et espoirs, nos personnalités construites sur nos héritages familiaux et culturels... Les transformations sociales et culturelles auxquelles la crise nous invite ne peuvent se faire sans nous ni en dehors de nous, parce que nous faisons partie du système à transformer. Et parce qu' "il est impossible de résoudre les problèmes avec le même cerveau que celui qui les a causés" (Albert Einstein). La Lettre n'a pas comme but de répondre à tout, mais d'ouvrir l'esprit et la curiosité. Chaque Lettre fera l'objet d'un dossier complémentaire sur le site de Nature Humaine.

La Lettre Sommaire

NATURE HUMAINE

RUBRIQUE - COMPRENDRE

Les moteurs de l'action - déclencher et pérenniser l'action

I - Les émotions et mécanismes qui nous font agir

II - Retrouver une autre dynamique de l'action

RUBRIQUE - PORTRAIT

D'une personne qui agit et rêve le monde comme elle le pense
Solidarité et écologie sont indissociables

RUBRIQUE - DU CÔTÉ DES ELUS

L'expérience du territoire
Comment le désir peut motiver l'action de tout un territoire

RUBRIQUE - AUTOUR DU MONDE

L'expérience venue d'ailleurs
Penser de la tête aux pieds plutôt que des pieds à la tête

Les contributeurs de la Lettre

Les moteurs de l'action – déclencher et pérenniser l'action

La pérennité de l'action dépend beaucoup du type de motivation à l'origine de l'acte : tous les moteurs de l'action ne sont pas bons à prendre. Et certains moteurs de l'action exigent un changement de vision totale de l'action ... et de la crise.

Les enjeux aujourd'hui sont évidemment de passer à l'action et d'inscrire dans notre quotidien un certain nombre de changements plus ou moins contraignants, allant de l'éco-geste individuel - tri des déchets, achat de produits écologiques - ... au geste plus collectif, comme faire du co-voiturage. Mais l'enjeu est aussi de pérenniser ces changements, car on sait combien à la moindre crise - sociale, financière, politique et humaine - nos réflexes et fonctionnements peu écologiques bien ancrés repointent leur bout de nez, l'écologie étant souvent la dernière roue du carrosse. La pérennité de l'action dépend beaucoup du type de motivation à l'origine de l'acte : tous les moteurs de l'action ne sont pas bons à prendre. Et certains moteurs de l'action exigent un changement de vision totale de l'action et de la crise.

de bons points de départ pour agir. Parfois aussi, nous agissons par devoir, ou par intérêt.

Mais, que ce soit au niveau individuel ou collectif, ces moteurs sont tous insuffisants pour répondre adéquatement aux enjeux, mener l'action à terme et la pérenniser, ou nous empêchent de bien gérer les obstacles et sont même parfois sources d'échec. Car agir exige aussi une vraie réflexion, de la maturité, de l'organisation, du temps, une aptitude à changer, à se poser pour réfléchir, toutes choses que certaines émotions et mécanismes ne permettent pas.

Voici un petit guide du "bien" agir émotionnel à l'usage des névrosés que nous sommes tous.

I - LES ÉMOTIONS ET MÉCANISMES QUI NOUS FONT AGIR POUR LA PLANÈTE

Qu'est-ce qui peut nous pousser à agir pour la planète ?

Agir, faire, créer, être dans l'élan de l'action sont inhérents à notre nature humaine. "Nous sommes des êtres spontanément agissant : le difficile pour un être humain est de ne pas agir", explique le philosophe et anthropologue Patrick Viveret. "Les politiques font cette erreur anthropologique que les gens n'agissent que sous la contrainte et que, sans incitation, ils se tournent les pouces. Or, le non agir est difficile à l'Homme ! Nous sommes donc en permanence agissant, par la force de notre nature".

Comment agissons-nous pour la nature ? L'information sur l'état écologique et humain du monde suscite en nous toutes les couleurs de l'émotion, de la peur à la colère, de la tristesse à l'indignation. Et souvent, ces émotions nous font bouger. Etymologiquement d'ailleurs, l'émotion est ce qui met en mouvement. Légitimes et saines, ces émotions sont

L'indignation consensuelle...ou l'art de pleurer sans bouger

Qui fréquente les colloques sur la question écologique (mais aussi humanitaire), a forcément assisté à un de ces élans collectifs d'indignation consensuelle venant du public, à l'occasion desquels nous sont offerts les sempiternels "C'est terrible, ce qu'il se passe", "Y'a qu'à faire ceci, faut qu'on fasse cela", "sus à l'ennemi" (c'est la faute au pollueur), et tous de s'indigner en cœur dans un grand mouvement inutile d'épanchement émotionnel.

Inutile, puisque rares sont ceux dans le public qui vont ensuite passer à l'action. Car d'une part, celui qui écoute est mis face à son impuissance à résoudre tous les problèmes dont il est fait état. Or, le sentiment d'impuissance est souvent source d'inaction. D'autre part, l'indignation place son auteur dans la dichotomie (en grec, "couper en deux") : nous (qui sommes forcément juste) sommes victimes des "méchants", en tout cas d'évènements venant de l'extérieur (qui sont forcément injustes). Or, l'action exige l'unité intérieure, qui passe par la réappropriation de sa part de responsabilité (voir plus loin).

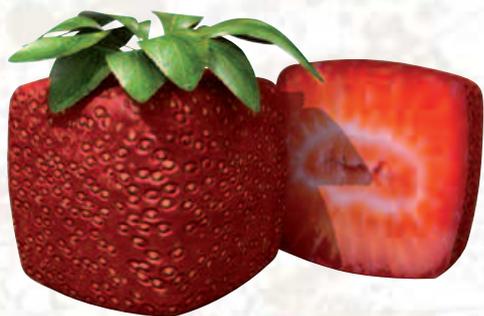
Un couple indissociable : la capacité de s'indigner et celle de s'émerveiller.

"S'émerveiller de la vie évite d'être dans la culture du "bof" et dans l'apathie", constate le philosophe Patrick Viveret. "L'humain a une double polarité : la demande de sécurité (en tant qu'être fragile) et le désir d'intensité. La question est d'équilibrer cette double dynamique. La vie est brève. Aussi faut-il vivre l'aventure de la vie le plus intensément possible, en relation avec d'autres compagnons de vie. C'est un privilège de pouvoir vivre consciemment un petit bout de la vie de l'univers. Alors comment vivre le plus intensément ce voyage ? Agir pour l'écologie, qui est une action collective, peut être une manière de vivre intensément, tout en agissant pour le bien-être de chacun".

Agir par sentiment d'injustice

Mais qu'est-ce qui est juste ou injuste ? "La notion même de justice est liée à des paramètres objectifs ou subjectifs", explique la psychanalyste Marie Romanens. "Les paramètres qui déterminent si telle situation est objectivement juste ou injuste sont des points de repères sociaux, juridiques, culturels, historiques, scientifiques, nés de l'expérience d'une société. Mais des lois peuvent être considérées comme "injustes", quand elles ne sont pas liées à l'objectivité d'une situation, ou parce que ces paramètres objectifs manquent de fiabilité, par insuffisance d'analyse de la situation, de compréhension ou d'évaluation scientifique. C'est là que certains vont remettre en question les lois (comme les faucheurs volontaires)".

Les OGM illustrent bien cette complexité : refusés par une majorité de Français, faisant l'objet de nombreuses positions divergentes, les autorités persistent néanmoins dans leur choix qui ne fait pas que de certaines positions, déclenchant l'incompréhension et un fort sentiment d'injustice chez de nombreux acteurs.



"Dans ce type de situation, mieux vaut faire venir des gens compétents qui représentent tous les aspects de la situation, toutes les disciplines concernées, pour regarder si la loi est raisonnable ou pas. Si on réfléchit seulement après coup, il sera difficile de faire marche arrière. Il faut parfois des actions extrêmes pour alerter (lanceurs d'alerte, actions coup de poing). Mais même dans une démocratie, il est très difficile de reconnaître qu'un choix politique n'a pas été objectif, car il y a beaucoup d'intérêts en jeu, de croyances, une façon de voir le monde et de faire des choix, même si cette façon de faire n'est plus en adéquation avec les nouveaux enjeux auxquels nos sociétés sont confrontées".

C'est pourquoi les sujets injustes sont légion. Le sentiment d'injustice exige donc d'être contrebalancé par une vision la plus objective possible de la situation et d'être nous-même très claire sur la limite de notre capacité d'action (voir plus loin "Délimiter sa part de responsabilité").

Sus aux justiciers et autres sauveurs de l'humanité !

L'action écologique exige-t-elle que, du fait de l'ampleur de la crise, nous nous changions tous en justicier de l'environnement, ou en sauveur de l'humanité ? Certains le pensent, puisqu'il existe dans le milieu de l'action militante beaucoup de "chevaliers du bien", de "sauveurs de l'humanité", de grands "humanistes" autoproclamés, qui maltraitent au passage leurs collaborateurs pour mener à bien leur "mission".

Extrait de "La stratégie du colibri"

Le besoin de changer le monde

La crise écologie exige de nous que nous changions de mode de vie, de consommation et de production. Tous. Personne n'y échappera. Alors pourquoi nous évertuons-nous à vouloir que cela change... chez les autres et par les autres ? À vouloir que le monde change...sans changer nous-mêmes ?

Parce que très curieusement, intellectuellement, cela nous semble plus accessible. Et aussi souvent parce que nous estimons que le problème, c'est les autres. Or, changer les autres est une mission impossible, sauf à utiliser la contrainte. D'ailleurs, certains écologistes épuisés par de dures années de luttes infructueuses, appellent parfois de leurs vœux l'institution d'une dictature écolo pour remettre enfin tout ces vilains dans le droit chemin.

Le problème est que changer le monde est épuisant...

Car impossible : trop grand, le monde nous échappera éternellement. Ceux qui s'y attèlent s'y épuisent forcément ou disposent d'un arsenal militaire adéquat. Alors mieux vaut renoncer d'emblée, cela libère l'énergie d'action pour s'investir à un niveau beaucoup plus accessible : le vôtre.

... et augmente les résistances au changement.

"Gregory Bateson² disait que lorsque l'on veut faire du bien, mieux vaut le faire de manière individuelle que d'imaginer un changement ou un bien collectif, car cela équivaut souvent à vouloir imposer un projet idéologique. Même si l'on estime que ce projet idéologique va faire du bien à tout le monde... Plus ma volonté de changer l'autre est importante, plus j'augmente sa résistance au changement. Dans tout contexte, si le changement que l'on propose n'est pas compatible avec la vision du monde de l'autre, la façon dont il voit sa vie et son rapport au monde, automatiquement toute proposition d'influence directe va être rejetée"³.

Demandez-vous déjà si votre discours est à la hauteur de vos actes.

Rien de pire qu'un écolo militant (cela existe) qui ne trie pas ses déchets, qui mange tous les jours des poissons en voie de disparition (liste sur le site de Greenpeace), et prend sa voiture pour aller chercher son pain à 500 m. Le jour où vous aurez presque 20/20 en éco-gestes, vous partirez évangéliser les foules électriques.

Agir par colère, oui ...

La crise écologique peut être source de colère, puisque nous sommes confrontés à l'insuffisance des réponses à la crise et même parfois à l'inertie. Habituellement déclenchée par ce qui est ressenti, à tort ou à raison, comme une injustice, une frustration, une perte, la colère nous envoie le signal qu'un obstacle s'oppose à notre satisfaction, que nos désirs et nos besoins ne sont pas comblés, ou que quelqu'un envahit notre territoire, notre intimité, nos valeurs. Cette réaction sert au maintien de notre intégrité physique et psychique. Elle a donc son utilité. Dans l'action, "une personne en colère est une personne qui n'a pas renoncé à la justice"⁴. On rappelle d'ailleurs souvent la colère de l'abbé Pierre à l'hiver 1954.

... mais pitié pour les autres...

"La colère peut être saine au départ et être utilisée comme une mise en route, mais quand on reste pris dedans, elle finit par nous desservir", explique la psychanalyste Marie Romanens. "Elle fait perdre le sang froid et la raison. On est alors possédé par le mouvement intérieur. Voir rouge ne permet de voir qu'une partie de la situation. Une très grosse colère permanente devient dictatoriale : « j'ai raison contre vous »".



"Tout le monde peut se mettre en colère, c'est facile, mais se mettre en colère avec la bonne personne au bon degré au bon moment pour la bonne cause et de la bonne manière ça, ce n'est pas facile" (Aristote).

... et attention à son effet contre-productif.

La colère empêche souvent toute réalisation concrète. Car l'écologie étant une source perpétuelle d'indignation, le colérique aura tendance à réagir systématiquement à tout nouveau sujet d'actualité et sera vite débordé, empêchant l'action de fond. "C'est pourquoi la colère doit être contrebalancée par la raison", poursuit Marie Romanens, "en tenant compte de la situation des autres partenaires qui ont aussi une part de vérité, même si pour soi cela ne semble pas forcément juste". Ni facile...

AUTOUR DU MONDE : L'EXPÉRIENCE VENUE D'AILLEURS

En occident, nous agissons pour la nature, l'environnement, l'écologie. Cela a-t-il un sens pour les peuples racines ?

Réponse de Jean-Patrick Costa, Président de l'association Arutam (<http://arutam.free.fr>) qui soutient les Indiens Jivaro d'Amazonie : "Cela n'a aucun sens, parce que la nature n'est pas quelque chose extérieur à soi. Nature et culture ne sont pas séparées et il n'existe pas de lutte entre elles. Bien sûr, les indiens ont peur de la nature, de la morsure de serpent, de l'attaque d'un animal. Il est un individu isolé qui doit connaître les plantes, s'il veut survivre.

Mais la nature et le serpent ne sont pas des ennemis : chaque élément de la nature est considéré comme un ancêtre ayant un savoir qui peut être enseigné à l'Homme. Les mythes, les enseignements disent que la nature est essentielle, et que la blesser équivaut à se blesser soi-même (...). Tout acte transforme la nature. La relation étant quotidienne, il y a comme de la prudence à ne pas trop en modifier l'équilibre du "Grand Tout". D'où la nécessité de rituels qui au-delà de la forme, tentent d'approcher le fond, c'est à dire le savoir".

"Transformer la nature en profondeur, comme par exemple couper la forêt, est inconcevable, sauf pour les indiens acculturés qui vendent désormais leur bois et ont acquis une conception gestionnaire de la forêt, ce qui les oblige à apprendre à se projeter dans le futur (il va falloir replanter les arbres, etc). L'Occident a retenu la définition grecque de la nature, qui correspond à tout ce qui n'est pas l'Homme et ce qu'il produit, alors que l'Homme EST la nature. Les indiens ne s'estiment pas "dépendants" de la nature, ils sont partie de la nature, ils sont la nature, donc comment être dépendant de soi-même ? Ils savent qu'ils ne peuvent pas vivre sans. Parler de dépendance, c'est déjà séparer les choses, créer l'altérité. Sans elle, ils ne sont rien".

La peur de la fin du monde et de la souffrance fait-elle agir ?

La peur, l'angoisse est une tension anormale qui résulte d'un péril de nature indéterminée ou mal déterminée, ou lorsque l'on se trouve face à une situation difficile, voire impossible à maîtriser. Cela se manifeste généralement par un sentiment d'insécurité vis-à-vis du quotidien et de l'avenir et se caractérise par l'appréhension, une tension, un malaise, voir de la terreur. Et pourtant, cette peur est rarement moteur du changement, parce que les conséquences de la crise écologique sont encore soit imperceptibles, soit indolores pour nous.

Ceux qui agissent par peur des dangers à venir (plutôt la souffrance que la mort) sont ceux qui ont le plus conscience des conséquences présentes et futures de la crise, souvent des militants associatifs. "La peur peut avoir une vertu pédagogique positive, car elle permet d'agir pour des choses fondamentales", analyse Patrick Viveret. "Mais cela peut devenir aussi très anxiogène et déboucher sur la dépression, personnelle et collective, en faisant des ravages. Aussi, pour les associations, il existe un véritable enjeu à modifier la nature des émotions qui motivent leurs actions".

La peur ne permet pas de changer

"On ne peut pas opérer les transformations fondamentales dans la vie, comme notre rapport au temps (nous ne vivons plus le présent, mais perpétuellement la tête dans ce futur qui nous angoisse), les transports, la santé, la nourriture, l'eau, uniquement sur le registre de la peur ou de l'angoisse", poursuit Patrick Viveret. "L'humanité ne peut trouver en elle une motivation suffisante simplement dans sa propre survie. D'où l'importance du désir dans l'ordre de l'être, que j'appelle le "désir d'humanité". Pour les générations futures, il s'agit de la transmission forte de l'ordre du désir, de l'espérance. On ne peut dire à un enfant : "vis pour éviter de mourir", sinon la peur de la mort devient peur de la vie, et l'enfant ne vit plus que dans l'angoisse".

Les motivations à l'action de la modernité

Raison, devoir et intérêt économique : voici la sainte trinité des motivations à l'action quelle qu'elle soit dans laquelle notre société moderne a choisi...de se laisser enfermer.

Et s'en libérer n'est pas chose aisée.

L'écologie n'y échappe pas.

Agir par raison

Il est possible d'agir par raison, et il est vrai qu'il serait raisonnable d'agir. Les causes les plus apparentes de la crise écologique sont rationnelles : il est donc aisé d'en connaître les remèdes. Ainsi, pour répondre à la nécessité de diminuer nos émissions de gaz à effet de serre, nous savons désormais les changements à opérer dans nos modes de transport notamment.

Mais plus profondément, les origines de ces causes directes sont surtout irrationnelles : la crise écologique questionne notre relation à la nature, quasi inexistante au point que la nature est surtout objet d'échanges commerciaux, et que l'on a totalement perdu de vue notre interdépendance vitale. Imaginons un bébé qui se mettrait à commercialiser le lait du sein de sa mère au détriment de sa propre subsistance ! Absurde ? Et pourtant. S'il n'en était pas ainsi, nous aurions déjà mis en œuvre tous les changements que nous savons nécessaires mais que nous peinons à réaliser. C'est pourquoi la raison seule ne peut suffire (la relation à la nature comme cause profonde de la crise écologique fera l'objet d'une Lettre à part entière).



"L'Homme occidental se vit comme séparé de la nature".

Pour Thierry Thouvenot, consultant, ancien chargé de mission au WWF-France : "Il ne sait plus comment sont produits les aliments qu'il mange, l'eau qu'il boit, l'énergie qu'il consomme. Il ne connaît pas non plus l'impact de la production des biens qu'il consomme, ni des déchets qu'il produit. Il en a parfois une connaissance intellectuelle, mais cela reste une idée, bien loin de la réalité physique, concrète, sensorielle. C'est comme quelqu'un qui serait coupé de son propre corps, et qui va donc avoir du mal à se rendre compte que son mode de vie a un impact sur sa santé".

Agir par intérêt économique

"Le problème est que l'on a déshabité l'écologie pour la réduire à l'environnement et à l'économie", constate Yvan Malcheff, coach consultant. "Si on présente un éco-geste comme une perspective de gestion économique (moins d'énergie = moins de dépenses), c'est réduire l'écologie à une vision de gestionnaire. Nous devons arriver à comprendre qu'il y a une terre intérieure, faite des éléments qui composent notre corps et qui constituent notre identité, et une terre extérieure. L'eau, c'est la vie, et elle ne peut se réduire à une comptabilité de l'eau. C'est une représentation du réel qui donne du sens à ce que je fais. Les êtres humains, les éléments de la nature, sont vivants. Grâce à cela, le geste écologique est « habité » de nouveau et prend tout son sens. L'homo-economicus a trouvé sa limite aujourd'hui, et nous ne parviendrons à rien en faisant entrer l'écologie dans cette logique économique".

Agir par devoir

"Je préfère la conscience à la consigne", disait Victor Hugo. "Dans l'action par devoir, il y a une adhésion à ce qu'il serait bien de faire selon nous, en fonction de critères moraux, sociaux, culturels, religieux, etc.", explique Marie Romanens. "On se réfère à une pensée extérieure en la faisant nôtre, sans écouter l'entièreté de la situation. Pour sortir du devoir, l'action plus consciente doit être recherchée".

"La conscience n'est pas qu'intellectuelle, mais aussi émotionnelle et sensorielle. C'est la perception d'une situation par notre pensée, tous nos sens et nos émotions", précise Thierry Thouvenot. Quelque soit son objet, l'action par devoir à cette conséquence qu'elle ne tient souvent pas compte... de l'objet de son attention ! (Dans l'encadré suivant, il suffit de remplacer homme par nature).

Humanitaire et écologie, même combat ?

"« La génération humanitaire... n'aime pas les hommes..., elle aime s'occuper d'eux », déclare Alain Finkielkraut (L'humanité perdue -1996). Donner ne sert parfois qu'à se rassurer sur soi-même. En se montrant compatissant envers autrui, on échappe à une sourde culpabilité, on soulage sa conscience, on se préserve d'un certain malaise lié au sentiment d'indignité, on se protège du dérangement provoqué par la confrontation brutale avec la souffrance humaine ; en même temps, on se valorise, on se flatte secrètement. En définitive, on reste seulement occupé de soi (...). Le statu quo, imposé par une certaine forme d'action caritative, protège le donateur de lui-même. Il le protège surtout de ses failles secrètes. Écouter vraiment l'être démuné oblige, par un phénomène de miroir, à reconnaître des aspects difficiles de soi-même, car fragilité, insécurité, angoisse, blessures habitent aussi les replis cachés de la psyché".

Extrait de "Les rustines de la charité"⁵
Marie Romanens

Du nécessaire équilibre entre émotion et compréhension

Faut-il pour autant nous couper de toutes ces émotions et mécanismes psychologiques qui nous font agir ? "Le militant rationnel n'existe pas : il agit parce qu'il est touché par les enfants au Darfour, les arbres coupés", explique Yannick Jadot, Directeur des campagnes de Greenpeace-France. "Le principe du message de Greenpeace est donc d'abord de créer une réaction de type émotionnel, comme de la colère face à une injustice, un coup de cœur face à de la beauté, une indignation face à une pollution, etc. Ensuite, il faut arriver à transformer cette émotion en interrogation et en curiosité par rapport au sujet, puis donner tous les éléments nécessaires à une bonne compréhension de la problématique et des enjeux en présence".

"Si une campagne est bien menée, la compréhension et l'émotion vont conduire à une mobilisation. La seule rationalité permet rarement de mobiliser. La nature représente le lien à la vie. Agir pour elle est donc un engagement qui vient du cœur de l'Homme. On ne peut mobiliser sur la cause environnementale, mais aussi humaine, avec un discours intellectuel qui ne convaincra que les convaincus. Il faut que la transmission du message puisse se faire,

et cela passe aussi par l'émotion, notamment fondée sur le fait que ce qui se passe est inacceptable".

"A l'inverse, l'émotion seule est insuffisante, voire contre-productive, car elle fait perdre en efficacité. L'émotion seule peut permettre de rapporter de l'argent aux associations, pas d'agir efficacement. Beaucoup de militants tombent dans ce piège de l'émotion omniprésente et à fleur de peau. Or, la non-maitrise de l'émotion empêche de construire une stratégie pour gagner. Lorsque le combat n'est que moral et émotionnel, la ou les personnes avec qui il faut négocier, qu'il faut convaincre ou contraindre, devient un salaud avec lequel on ne peut dialoguer. La conséquence est généralement l'isolement et l'inefficacité dans le rapport de force".

"C'est pourquoi il faut aussi mobiliser sur le fond. Ensemble, l'émotion et la compréhension permettent de mobiliser, et d'agir. Lorsque l'on fait réfléchir les gens sur la place que prend l'énergie ou les déchets dans leur vie, toute mesure contraignante ou qui apporte un changement dans leurs habitudes de vie, est mieux acceptée".

Ces animaux si mignons nous font-ils plus agir ?

Il pourrait être reproché (cela a été fait ici ou là) à certaines ONG d'utiliser jusqu'à la corde les si mignons oursins, guépards et autres koalas, si possible dans leur version réduite (bébé, donc), pour attirer les dons des particuliers touchés au plus profond de leur cœur. Nous avons testé, cela marche sur nous aussi. Moins avec le varan du Komodo, curieusement, malgré des qualités photogéniques indéniables.

Au-delà des questions d'éthiques fondamentales que cela sous-tend forcément, mais dont on se fout un peu ici, de toute façon rares sont les personnes qui se mettent aux gestes écologiques devant la photo d'une peluche vivante, l'émotion ne suffisant pas.



II – RETROUVER UNE AUTRE DYNAMIQUE DE L'ACTION

La racine de l'engagement : prendre la décision d'agir

"C'est du comportement d'acceptation qui découle le comportement d'intervention (...). Les gens ont tendance à adhérer à ce qui leur paraît être leurs décisions et donc à se comporter en conformité avec elles (...)"⁶.

On pense souvent que les gens changent de comportement parce qu'ils sont convaincus des qualités écologiques, économiques, nutritives ou autres de ce nouveau comportement. En réalité, ils le font parce qu'ils ont été amenés à prendre une telle décision et y ont totalement adhéré, entraînant le changement de comportement. Le psychologue Kurt Lewin (1947) explique cela par la notion d'effet de gel. "C'est précisément l'idée d'adhérence à la décision prise que traduit (cette) notion. Tout se passe comme si la décision (...) gelait le système des choix possibles en focalisant l'individu sur le comportement le plus directement relié à sa décision". Il y a "adhérence au comportement même de décision et non adhésion aux raisons bonnes ou mauvaises qui sont censées orienter ce comportement"⁷.

"Lewin expliquera cette différence en avançant que le lien entre motivation et comportement, et *a fortiori* entre attitude et comportement, n'est pas direct. Il est par conséquent nécessaire de faire intervenir un maillon intermédiaire et ce maillon intermédiaire n'est autre, pour Lewin, que l'acte même de décision. La décision de se comporter de telle ou telle manière étant prise, elle va en quelque sorte geler l'univers des options possibles et conduire le décideur à rester sur sa décision (...). C'est la raison pour laquelle les décisions que l'on prend, ou que l'on parvient à nous faire prendre, nous engagent"⁸.

Comment obtenir un tel engagement en matière écologique ?

Le Professeur de psychologie sociale Robert-Vincent Joule écarte l'autorité et la persuasion : retirez le gendarme et les mauvaises habitudes reviennent au galop car les mentalités ne changent pas. Il met en avant des facteurs tels que l'irrévocabilité de l'acte, son caractère public (s'engager en levant la main en public engage fortement), le contexte de liberté dans lequel l'acte est réalisé, l'irrévocabilité de l'acte, sa répétition, ses conséquences plus ou moins lourdes, son coût, son imputation à des raisons internes (valeurs personnelles, etc)⁹.

Connaître ses impacts est insuffisant

Bien sûr, avant de décider d'agir, encore faut-il avoir conscience des conséquences de nos actes, et du fait que nos comportements quotidiens nuisent à l'environnement. Pas toujours facile, car "dans une société individualiste, on a l'impression qu'on est responsable que de soi-même et pas des effets de nos actes sur l'extérieur", explique la psychothérapeute Geneviève Odier. Néanmoins, les Européens qui agissent le plus efficacement sont ceux qui perçoivent les conséquences sur leur vie de la crise écologique¹⁰. Conscientes de cela, les associations environnementales investissent Google Earth Outreach¹¹ pour rendre visible en temps réel par photo satellite les dégradations de la planète en relation directe avec nos modes de vie. Pourtant, "la prise de conscience et l'acceptation du changement ne signifie pas que l'on va agir nécessairement", poursuit Geneviève Odier.

Car plus profondément, sous-jacents à la décision d'agir, plusieurs facteurs doivent être pris en compte.

À noter :

De nombreux freins doivent être levés avant de pouvoir passer à l'action individuellement ou collectivement. Ils feront surtout l'objet de la Lettre n°2, à paraître en juillet prochain.

Délimiter sa part de responsabilité, pour dépasser le sentiment d'impuissance.

Face à une crise d'envergure mondiale comme l'écologie, la réaction première, difficilement évitable, est un profond sentiment d'impuissance, lié au simple fait qu'un être humain seul ne peut faire face à l'immensité du problème. Une autre raison est que la réponse politique ainsi que celle des entreprises à la crise écologique est aujourd'hui encore très insuffisante face à l'ampleur des dégradations annoncées par les scientifiques, les associations et les médias. La responsabilité assumée par ces décideurs n'étant pas à la hauteur de leur pouvoir d'action et de ce qu'exige la situation, ce sont les échelons "inférieurs" de responsabilité, c'est-à-dire nous, citoyens, parents, élus locaux, qui nous retrouvons au premier rang. À ainsi renvoyer la responsabilité de façon indifférenciée sur la société, comment ne pas se sentir impuissants ?

Agir pour l'environnement exige dans un premier temps de se réappropriier sa part de responsabilité, d'en délimiter clairement les contours, pour la ramener à une taille humaine, accessible et donc maîtrisable. Car la responsabilité est simplement le fait d'avoir à répondre de ses actes, du pouvoir que l'on détient, des charges que l'on doit assumer, en tant que parent, adulte, professionnel, politique, chef d'entreprise, etc. Notre "part de responsabilité" est donc proportionnelle à notre pouvoir d'action.

Responsabilité ou culpabilité ?

Face à l'ampleur de la crise écologique, qui n'a jamais ressenti de la culpabilité de ne rien faire ou de ne pas faire assez ? Nous sommes beaucoup à mal supporter d'endosser la responsabilité de la crise écologique, parce que nous confondons responsabilité et culpabilité. La culpabilité est ce sentiment plus ou moins diffus et assez désagréable de ne pas être juste et d'avoir un comportement non acceptable socialement ou moralement. Comme la conscience de notre capacité d'action en matière environnementale est rarement maîtrisée, nous préférons, pour atténuer la culpabilité qui en découle faire l'autruche, ou "placer à l'extérieur de nous la cause du problème en déplaçant ainsi la responsabilité sur d'autres (le politique, le voisin, le chef d'entreprise, etc.)", explique la psychothérapeute Geneviève Odier. "Ce qui permet d'en sortir est de retrouver un regard objectif sur la situation afin de la ramener à sa juste mesure", explique la psychanalyste Marie Romanens.



Accepter la crise pour intégrer nos limites

Accepter la crise ? Impossible, direz-vous. En tout cas, très politiquement incorrect. Nous devons nous indigner, exprimer notre colère, pleurer la perte, crier notre angoisse du futur ! Pourtant délimiter sa capacité d'action exige de commencer par cette acceptation : celle de notre impuissance d'humain face à un problème d'envergure mondiale pour lequel un seul Homme, une seule entreprise, un seul pays même, ne peut pas grand chose. C'est donc accepter et intégrer ses propres limites à résoudre la crise. L'énergie d'action peut alors être recentrée sur ce qui est faisable et accessible. On se sent moins réactif à toute nouvelle information/stimulus et donc plus apte à agir vraiment, à sa mesure. L'action trop émotionnelle, donc fluctuante, est remplacée par une action plus pragmatique, réfléchie et pérenne.

Ceux qui ont traversé ce processus d'acceptation constatent que si, dans un premier temps, ils sentent leurs moteurs d'action habituels (colère, etc.) se tarir, une autre énergie d'action se met en place qui prend sa source dans le désir d'action et de créativité qui est naturel à l'Homme. Cette énergie est plus intéressante que les émotions pour mouvoir l'action, car lorsque l'on trouve sa source, elle est inépuisable, alors que l'indignation épuise et s'épuise.

Comment ? Ralentir, voir s'arrêter

Ralentir, voir s'arrêter, individuellement et collectivement, pour regarder le parcours et reconnaître qu'on s'est trompé, est la seule solution pour arrêter de foncer tête baissée dans l'action de réparation d'un passé qui n'est même pas digéré, sur lequel aucun bilan n'a été fait. "Pendant trente ans, des services ont construit des routes. Ce n'est pas simple de leur dire désormais : "vous allez faire des transports en commun" sans que cela soit perçu comme une remise en cause", raconte la Secrétaire d'Etat chargée de l'Ecologie Nathalie Kosciusko-Morizet¹². Parce que nous n'avons pas l'humilité de nous dire que si ces autoroutes ont eu un sens pour notre société, elles n'en ont plus aujourd'hui. Attachés au passé, nous agissons comme nous poserions des rustines sur une vieille roue de vélo.



"Le problème est que nous sommes tellement immergés dans l'action, que nous ne prenons que peu de recul, avec un risque réel de dispersion", explique le philosophe Patrick Viveret. "La question à se poser est donc : comment faire pour introduire suffisamment de non agir dans nos vies pour éviter d'agir à tout va, comme emporté au fil de l'eau ?"

"Nous pouvons même nous demander si ce culte de l'action n'est pas, in fine, l'une des causes principales de la crise écologique et s'il ne conviendrait pas, à l'inverse, de ralentir notre propension à l'action", précise l'éco-psychologue Jean-Pierre Le Danff. "C'est-à-dire, à ce niveau d'évolution technologique et économique et de menaces sur notre avenir, nous devrions peut-être envisager de prendre le temps de la réflexion".

Prendre en compte la réalité des gens

L'écologie ne serait-elle qu'une contrainte, clouée au pilori du catastrophisme ? Ou bien plutôt l'opportunité extraordinaire d'une meilleure qualité de vie pour tous et d'un véritable changement de société plus solidaire et collectif ? Mais encore faut-il remettre l'écologie au cœur de la vie des gens. Parce que soyons honnête, si l'écologie est au centre de nos préoccupations morales (96 % des européens se disent sensibilisés), pour l'instant en pratique elle est encore la dernière à être prise en compte (3 % des européens agissent beaucoup, quand 64 % agissent peu)¹³, loin derrière nos préoccupations personnelles et impératifs quotidiens : famille, boulot, argent, santé, éducation des enfants, alimentation, temps, sécurité, lien avec les autres, solidarité, etc. Ceux-ci doivent donc être pris en compte, et ce que l'écologie y apporte en changements positifs doit être fortement valorisé.

Par exemple, mettre en place un pédibus (bus pédestre pour emmener à pied les enfants à l'école) a des avantages pour l'environnement (20 % des trajets en voiture du matin servent à emmener les enfants à l'école), la sécurité et l'éducation des enfants (éducation aux dangers de la route, car les accidents augmentent à 10 ans, âge où l'enfant va seul à pied à l'école), leur santé (marche à pied 2 à 4 fois par jour - lutte contre l'obésité et meilleure attention à l'école), la solidarité et le lien entre parents (qui se relaient pour accompagner), etc.

Le besoin d'être rassuré

"Si l'on veut sensibiliser les automobilistes, il faut partir de ce que la voiture représente pour eux : liberté, facilité, reconnaissance sociale" explique Jean-Jacques Wittezaele¹⁴.

"Si on veut les faire changer de modes de transport en ne parlant que de la pollution, il y a de grandes chances que ça ne passe pas. En situation thérapeutique, lorsqu'une personne demande à changer, on lui demande souvent "qu'est-ce que vous avez à perdre de ce changement ?". Il y a toujours des choses à perdre dans un changement. Si nous avons plus conscience de ce que les gens pensent qu'ils pourraient perdre, on pourrait adapter le discours et les rassurer".

Pour une application concrète

Le guide "La stratégie du colibri" (de Séverine Millet - Ed. Minerva) propose des actions collectives, locales et accessibles répondant aux préoccupations quotidiennes des gens. Il prouve que, au-delà des écogestes, l'acte écologique quotidien peut prendre une forme plus collective, à travers le co-voiturage, la mise en place d'une cantine biologique ou d'un pédibus à l'école des enfants, se mettre à plusieurs pour acheter nos aliments à un producteur local (après le médecin de famille, voici le paysan de famille), etc. Ce guide interroge aussi chacun sur ses motivations à agir et accompagne pas à pas dans la réalisation de l'action pour bien vivre l'action.



Un nécessaire temps d'adaptation

Changer est un cheminement individuel et collectif, une démarche de progrès qui demande du temps. "Nous oublions trop souvent que nous avons besoin d'un temps d'adaptation entre le moment de la constatation de la nécessité d'un changement et le moment où l'on peut passer à la réalisation de l'action" constate la psychothérapeute Geneviève Odier. "L'acceptation du changement exige une maturation puisque cela remet en cause notre système personnel, familial, culturel, social, économique, politique, une réévaluation de toute notre façon de penser. Cela concerne le niveau individuel, et le niveau collectif. Car comment modifier d'un coup un système qui a pris longtemps pour se mettre en place ? Évidemment, moins une personne ou une société sera dans la résistance au changement, et plus cela lui sera facile de changer".

Le désir comme moteur de l'action

Il faut qu'on ait plus de plaisir en changeant qu'en ne changeant pas

L'écologie, c'est la survie ? Et le plaisir, bordel ? "Le médecin David Servan-Schreiber raconte que 90 % des personnes qui ont subi un pontage coronarien n'ont pas modifié leurs habitudes deux ans plus tard¹⁵. Pourtant, il faut qu'elles arrêtent de fumer, changent leur régime et fassent du sport : c'est une question de vie ou de mort, elles le savent parfaitement... mais ne changent rien. Alors que se passe-t-il ? L'information est nécessaire mais ne suffit pas : "Il faut que les changements que nous entreprenons soient tels que nous nous sentions plus en vie. Il faut que nous ayons plus de plaisir en changeant qu'en ne changeant pas", explique David Servan-Schreiber. "La meilleure motivation pour changer, ce n'est donc pas tant la peur de mourir que la joie de vivre", souligne le grand cardiologue américain Dean Ornish¹⁶. La raison ne suffit pas.



Retrouver le désir d'un avenir commun de qualité

"Le désir permet à l'Homme de créer sa vie et le monde dans lequel il vit, au-delà de ce qui lui est nécessaire pour vivre, et donc de passer à l'action", explique le philosophe et anthropologue Patrick Viveret. A ne pas confondre avec les besoins qui ont une origine biologique, naturelle, qui sont identiques chez chacun de nous et s'autorégulent par la satisfaction (manger, boire, dormir), alors que les désirs ont une origine psychologique et culturelle, et sont difficiles à satisfaire, parce qu'à l'origine de tout désir, il y a le désir de vie, qui lui est immuable et bien présent en chacun de nous.

"Par nature, le désir est illimité et nous permet de déplacer des montagnes et de construire. Nous ne pouvons pas jouer sur le seul registre de la peur des catastrophes, mais aussi sur ce désir collectif d'un avenir commun de qualité. Un lien direct entre l'imaginaire positif et la lucidité sur les risques

est nécessaire, car l'absence d'imaginaire entraîne la fuite devant le problème. L'absence d'imaginaire a des conséquences notables : si je crois que je suis dans le "no future", parce que je ne vois pas l'avenir au delà de quelques années, je me mets dans la posture "après moi le déluge" ".

"Nous devons rendre le développement durable...désirable"¹⁷

"La plupart des approches économiques, sociales et politiques de différentes traditions, ont pour point commun de ne pas traiter cette question du désir, mais de traiter l'humain comme un mammifère rationnel qui aurait uniquement des besoins", poursuit Patrick Viveret. "Or on voit bien que la seule satisfaction des besoins ne permet pas l'équilibre, car nous sommes des êtres profondément émotionnels, qui nous posons des questions fondamentales sur le sens de la trajectoire de vie, de la reconnaissance, que ce soit à titres personnel ou collectif.

"Le principe de responsabilité doit être relié au principe d'espérance d'un futur commun possible, qui nous permet de trouver la manière la plus adéquate de régler le problème, sinon il y a risque de tétanie ou stratégie d'évitement."

Patrick Viveret.

"Dans nos sociétés actuelles, il y a peu d'énergie disponible pour agir en vue d'un projet commun", constate l'éco-psychologue Jean-Pierre Le Danff. "Parce-que nos sociétés vouent un véritable culte à l'individu et à sa réalisation matérielle et sociale. Pour autant, beaucoup de gens ne voient plus le sens de leur vie. Le discours des médias, de la publicité, des politiques (travailler plus pour gagner plus et dépenser plus), n'apporte des réponses qu'aux besoins matériels et primaires (sécurité, manger, se loger, etc.), mais pas aux autres besoins, pourtant aussi essentiels si nous voulons parler de droit au bonheur. La pyramide des besoins de Maslow comprend pourtant cinq niveaux de besoins : les besoins physiologiques, de protection et de sécurité, de liens sociaux et d'appartenance à une famille et à un groupe, le besoin d'être reconnu pour sa valeur, et enfin le besoin d'accomplissement sur cette Terre et dans cette vie".

Sur le désir comme moteur de l'action sur un territoire, voir l'expérience Lyonnaise en page 18.

Agir pour donner du sens

La motivation est d'abord individuelle

"J'ai créée Utopies, lorsque j'ai trouvé ce qui pouvait donner du sens à mon travail", raconte Elisabeth Laville.

"Ma motivation personnelle vient beaucoup de ma rencontre avec des exemples positifs, innovants, inspirants, motivants, et qui montrent ce qu'il est possible de faire. L'exemple de Body Shop m'a beaucoup inspiré : Anita Roddick, sa fondatrice, essayait de faire de l'entreprise une force de changement positif pour la société, et non plus une entreprise tournée vers son seul profit. Les salariés, les clients et les fournisseurs avaient une motivation, une façon de travailler, d'être en relation avec les autres parties prenantes de l'entreprise, très différentes".

"Anita Roddick, a souvent dit qu'elle faisait les choses pour elle-même ; même Mère Thérèse disait qu'elle agissait avant tout pour elle. Même quand on dit qu'on agit pour l'extérieur, par exemple pour changer le monde, en réalité on agit pour soi. Celui qui se sacrifie, le fait en réalité parce que c'est ce qui a le plus de sens pour lui. Gandhi disait que "on doit être le changement qu'on veut voir dans le monde". Si on n'est pas clair sur le fait que la motivation c'est soi-même et non quelque chose qui se trouve en dehors de nous, le risque d'incohérence entre l'objectif poursuivi et les moyens utilisés s'accroît, et avec lui celui de l'échec..."

Le sens...comme éthique de l'action

"Il existe une éthique de l'action, qui est rattachée au sens, à l'orientation, et à la finalité de ce que l'on fait", explique Ivan Maltcheff. "En entreprise il est possible de trouver des équipes très efficaces et organisées, qui s'entendent bien, mais qui ne s'interrogent pas sur les finalités de leur action. Il manque alors une éthique de l'action, celle qui répond à "à quoi cela sert et qu'est-ce que cela sert ?". Cela installe la déshumanisation. Les entreprises ont des organisations très performantes. Elles se forment, se transforment, mais ont très peu l'éthique de l'action, puisqu'elles ne regardent pas leur impact sur la société civile ni sur l'environnement, ou de façon très secondaire au regard de leurs objectifs financiers et de développement. La loi NRE applicable dans les entreprises, ne change rien fondamentalement, dès lors que la finalité de l'entreprise reste d'exploiter des ressources et de dégager du profit pour croître. Ce sera ainsi tant que l'on ne changera pas les indicateurs de ce qu'il est important de considérer et donc de mesurer, dans les relations entre les êtres humains et leur environnement".

Notre créativité boostée par la crise ?

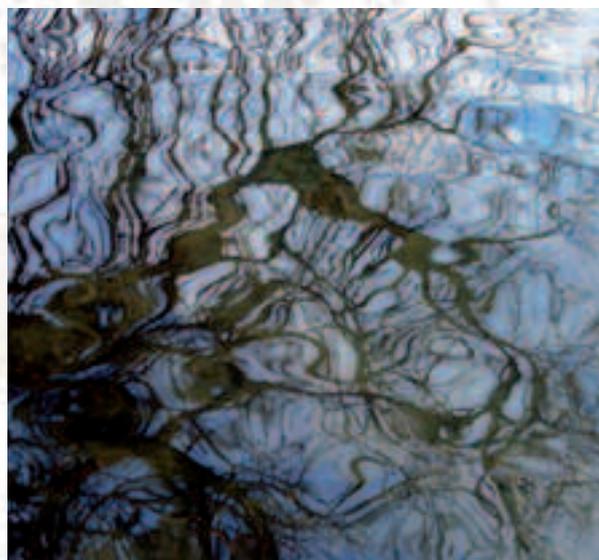
"Pour moi, la créativité, c'est lorsque l'on remet en cause la façon dont les choses se sont faites jusqu'à présent", raconte Jean-Philippe Teboul¹⁸, de l'association GoodPlanet. "Il y a une condition préalable incontournable au changement et à la créativité, c'est que ceux qui ont le pouvoir acceptent de se critiquer et de se réformer. Alors, l'action devient possible, et l'espace se fait pour la créativité. Sinon, on reste dans la rigidité, l'institutionnalisation, et le changement n'est pas possible.

Concernant la crise écologique, le compte à rebours est essentiel, puisque nous devons changer et améliorer une situation précise avant 15 ans, 30 ans.

C'est cela qui pousse les acteurs à se remettre beaucoup en cause. Et là un champ s'ouvre, et cette part de créativité est possible. Par rapport aux mouvements de solidarité internationale, le mouvement écologiste est donc celui qui s'est le plus réformé et c'est celui qui est le plus à même de se remettre en cause. Je vois cela à travers l'expérience de l'Alliance pour la Planète, qui a lancé en quelques mois plusieurs nouvelles façons de faire : sur la pub, sur les institutions, avec l'idée du Grenelle de l'environnement, etc".

Accepter le mouvement

C'est l'augmentation des prix du pétrole et des matières premières qui va changer la voiture en un luxe inabordable et nous inciter à faire du covoiturage. Nous ne savons pas devancer ni nous adapter aux mouvements de la vie, nous les prenons de plein fouet, lorsque la souffrance ou les difficultés se pointent.



Or, accepter ce qui se passe, que l'on ne maîtrise pas tout, c'est aussi accepter l'impermanence de toute chose pour mieux s'y adapter. Cette impermanence, ce mouvement, "est incontournable car il est partout et en tout, parce que le mouvement, c'est la vie qui s'exprime à tous les niveaux", explique la psychothérapeute Geneviève Odier. Rien, ni la crise écologique, ni ses conséquences, ni même les résultats de nos actions, ne peuvent "échapper à cette mobilité générale, naturelle et permanente. Le mouvement est profondément insécurisant pour celui qui met sa sécurité à l'extérieur de lui, car la vie n'apporte aucune certitude, rien de prévisible".

"Pour éviter ces peurs, nous essayons de contrôler pour que les choses soient moins mouvantes, et plus conformes à ce qui nous rassure, à ce que l'on connaît et maîtrise", poursuit Geneviève Odier. "Le contrôle installe une fixité qui empêche le mouvement naturel des choses. Accepter le changement exige de perdre le contrôle. Pour cela, il ne faut plus avoir peur de la vie, et donc trouver sa sécurité à l'intérieur de soi. Il faut du temps pour désunir ce couple peur/contrôle. Ce processus doit se produire avec l'écologie, qui est source de nouvelles peurs (du futur, du changement et du sentiment de perte que cela entraîne, de la souffrance, etc). La crise écologique nous oblige à revisiter notre système intérieur et notre relation au monde".

Le mouvement et la crise écologique

La crise écologique est aussi liée à ce refus du mouvement. La nature, comme toute vie, est dans un mouvement, créé par une perpétuelle recherche d'équilibre entre tous ses éléments, que nous cherchons à contraindre, et à dompter pour satisfaire nos besoins toujours plus exigeants, mais de moins en moins adaptés aux équilibres naturels. Mais la nature continue son chemin, parfois avec violence. Ainsi, les déséquilibres engendrés par l'activité humaine entraînent des phénomènes naturels (changement du climat, désertification, modification des écosystèmes, etc) qui ne sont que des réponses de la nature qui cherche un nouvel équilibre face à de nouvelles conditions d'émergence.

La sagesse, un enjeu individuel, mais aussi collectif

"Un retour sur soi, pour retrouver ses priorités profondes, est essentiel", explique le philosophe Patrick Viveret. "Ce n'est pas qu'un enjeu individuel, mais collectif et politique majeur. L'humanité pourrait aujourd'hui en finir avec sa propre histoire ! La question du travail sur soi, ou d'œuvre sur soi, ainsi qu'une vraie qualité de conscience sont en réalité un problème politique, car pour la première fois, le défi écologique et climatique ne vient pas d'une menace extérieure (barbare, étrangers), mais de l'intérieur, de notre propre inhumanité". Nous devons donc devenir des sages, c'est-à-dire des "sages". Cet enjeu de sagesse doit devenir un enjeu collectif : la démocratie doit servir d'équivalent d'un "travail sur soi" d'une personne en quête de sagesse. Elle doit être un vecteur en permettant à des collectivités de s'interroger sur la qualité du mieux être de tous (...). Tout ceci demande un saut qualitatif de l'état d'humain".

1 - De Séverine Millet - Editions Minerva - février 2008.

2 - Anthropologue, psychologue, épistémologue américain.

3 - Jean-Jacques Wittezaele, psychologue et psychothérapeute belge. Extrait de *Changer le monde ? Oui, mais pas à l'insu de son plein gré* - interview sur www.mondequibouge.be - 14 mars 2006.

4 - "Sainte Colère" - Lytta Basset - édition Bayard

5 - Article extrait de son livre « L'inconscient dans l'actualité », Desclée de Brouwer, 2001, p. 83 à 86.

6 - "Petit traité de manipulation à l'usage des honnêtes gens" Robert-Vincent Joulé et Jean-Léon Beauvois - éd. Du Relié, pages 27 et 28.

7 - Ibidem

8 - Ibidem

9 - Voir l'ouvrage sus-cité pour les détails.

10 - Chiffres extraits du dernier sondage de la Commission européenne sur les attitudes des européens vis-à-vis de l'environnement. Disponible sur http://ec.europa.eu/news/environment/080325_1_fr.htm.

11 - <http://earth.google.com/outreach/index.html>

12 - Terra Economica, 31/01/08 - www.terra-economica.info

13 - Voir le récent sondage européen cité en note 10.

14 - Psychologue et psychothérapeute belge, l'un des principaux représentants de la thérapie stratégique brève, dite approche de Palo Alto, en Europe francophone. Extrait de *Changer le monde ? Oui, mais pas à l'insu de son plein gré* - article sur www.mondequibouge.be - 14 mars 2006.

15 - Psychologie N°250 - mars 2006

16 - Raconté par Elisabeth Laville, Présidente de Utopies dans l'Edito de "Utopies, les nouvelles fraîches de Utopies" n°2 - www.utopies.com

17 - Thierry Thouvenot dans sa préface de "Il y aura l'âge des choses légères" - Thierry Kazazian - Ed. Victoires - 2003.

18 - Ancien pilote de l'action de notation des partis politiques pour l'Alliance pour la Planète en décembre 2006.

"Solidarité et écologie sont indissociables"

François Marty, entrepreneur solidaire et Président du Chênelet

François Marty est un bâtisseur, dont le moteur de vie est la création de projets très concrets qui trouvent leur force dans l'idée indispensable que solidarité et écologie sont indissociables. Elevé par des parents écolo, pour qui plus c'était pur et mieux c'était et qui entraient dans un magasin bio comme on entre dans une église, François Marty est néanmoins revenu à l'écologie...par nécessité et par évidence. Témoignage.

Premiers pas vers l'insertion

C'est chez les moines cisterciens que François Marty fuit à 17 ans une écologie parentale peu à son goût... et qu'il apprend les premières règles du développement durable, comme par exemple le fait d'anticiper l'avenir, en plantant des arbres qui serviront dans 80 ans pour remplacer les fenêtres du monastère. Jeune adulte, il s'occupe de sortants de prison et décide de créer avec d'autres une entreprise d'insertion proposant "un vrai métier, valorisant et volumineux (pour que les résultats se voient) et aussi qui les fatigue bien (c'est plus reposant pour nous) ! Les métiers qu'on propose c'est la vie, c'est concret, surtout dans un pays aussi traumatisé que le Nord-Pas-de-Calais. A la scierie, on fait du hors standard, non automatisable, pour que ça change, que le travail ne se déshumanise pas et que les travailleurs ne s'ennuient pas au travail. Le social c'est s'occuper des gens en difficultés. Moi, je fais du solidaire : cela veut dire entreprendre avec ces gens".

Petite bio

Auteur de plusieurs rapports sur l'entreprise sociale et solidaire, François Marty est PDG de SPL (Scierie et Palettes du Littoral), une Scop installée dans le Pas-de-Calais au statut d'entreprise d'insertion qui développe, entre autres, les métiers de la scierie et la construction de logements sociaux écologiques.

Il est aussi Président de l'association Chênelet qui propose des ateliers d'insertion tels que Jardins de Cogne, fabrication d'éco-matériaux et de mobilier de jardin écologique. "Edifier l'Homme dans l'acte de faire et de construire", "donner un sens à l'acte d'habiter avec les autres sur la même terre", "ouvrir, accueillir et transférer", sont les fondamentaux du Chênelet. Rarement projets ont autant incarné le développement durable, dans son sens d'un plus grand progrès de vie pour l'Homme dans le respect de la nature (en savoir plus : www.chenelet.org).



Construire des habitats sains et économes pour les personnes fragiles

L'écologie suit rapidement. Dès 1995, François Marty partage avec Guy Hascoët, du parti des Verts et futur ministre, son projet de jumeler l'entrepreneuriat social et écologique. Simplement parce que "on a réalisé que celui à qui on donnait du travail était rarement logé dans des conditions décentes. Pour avoir le goût d'aller bosser, de s'en sortir, il faut de bonnes conditions de vie. Ce sont les individus les plus fragiles qui ont le plus besoin d'un habitat confortable, sain et économique à vivre, et la construction écologique permet tout cela".

Premières touchées par les augmentations du coût de l'énergie, les populations les plus pauvres subissent aussi les pollutions en tout genre (TV, modes de vie, alimentation). "Nous avons aussi démarré des ateliers de culture biologique parce que manger bien et sain est un besoin essentiel pour tout le monde", et que "l'insertion passe aussi par une alimentation de qualité, les populations pauvres étant les plus sujettes à la dénutrition et à la mal nutrition, et donc à la maladie".

Aujourd'hui, les actions du Chênelet touchent l'humain dans sa globalité, à travers la création d'emplois, la construction de logements écologique, le maraichage biologique, le bien être de chacun, la santé, la remise en état des repères (rythmes de travail, lien social), le lien à soi (la confiance en soi).

Des réalisations fondées sur le bon sens

"Comme personne ne croyait à ce projet, les aides financières, les accords administratifs et les assurances nécessaires ont été accordées facilement !". Les maisons sont construites en bois de forêts voisines peu exploitées et avec des briques d'argile d'une carrière qui la stocke comme déchet. Elles sont isolées grâce à la cellulose d'anciens annuaires téléphoniques, ce qui permet à leurs habitants de se chauffer pour 80 € par an.

"En France, on construit pour pas cher, mais en conséquence, les coûts de fonctionnement sont exorbitants, surtout pour les ménages pauvres. La maison écologique permet de faire baisser ces coûts. Nos logements sont sains, coûtent peu cher à chauffer et à faire fonctionner, et sont parfaitement insonorisés (le bruit est un cauchemar dans les logements sociaux classiques). Les méthodes écologiques que l'on redécouvre dans le bâtiment aujourd'hui (comme le torchis par exemple) étaient bien connues des anciens mais se sont perdues avec l'industrialisation et la perte de la taille humaine des projets, entraînant une déshumanisation du travail. L'écologie, porteuse de rêve, réhumanise".

Pas de miracle ni d'héroïsme

François Marty ne s'estime ni gourou, ni donneur de leçon, mais "fondateur", celui qui "ouvre des horizons", mais ne passe pas à côté de sa vie, ni de celle de ses enfants. "On n'est pas des héros. Mon métier, c'est d'aller là où je n'ai pas encore été. Et de rêver. Nos projets sont humains, ils poussent à l'autonomie, ils créent du rêve, ce sont des projets avec une âme".

Pas de miracle, donc. "Je n'ai pas beaucoup de talent artistique, mais je suis quelqu'un qui se laisse toucher par beaucoup de choses, par les gens et par la nature. On oublie si souvent que c'est une telle beauté d'apprendre à vivre avec soi-même". Pour apprécier, mieux vaut renoncer à être parfait dans son action, parce qu'alors "il n'y a plus de place pour être vivant. Oui, c'est ça, c'est tellement vivant ce qu'on fait. Et la nature, c'est la vie. Ne pas aimer la nature, c'est ne pas aimer la vie".

Agir, c'est un risque et une aventure.

"Finalement, agir c'est le vrai projet de nos vies d'humains. Avec mes compagnons de route, nous sommes de grands conquérants de l'inutile, mais avec panache. On y va entièrement, nous ne sommes pas des mous dans l'action, c'est-à-dire que l'on rêve grand, complet, pas étriqué et dans une culture globale avec toutes les contradictions de la société".

Mais quelques clés qu'en même

Ne pas agir seul et travailler l'amitié : "là où j'agis, je suis confronté à l'insécurité, à l'injustice. C'est pourquoi, il ne faut pas être seul pour agir, il faut être aimé, avoir des amis. Les militants s'épuisent trop souvent dans leur militance. Avec tous ceux avec qui j'agis, nous avons beaucoup travaillé l'amitié entre nous. Il n'y a pas meilleur soutien".

Refuser l'élitisme et tâtonner : "toutes nos actions sont mises en place par tâtonnements". François Marty refuse l'élitisme, les projets trop intelligents et trop alternatifs vite abandonnés par manque de réalisme. Le refus d'être exemplaire, ou d'être un modèle de développement ou de société est une force. "Nos projets sont au plus proche de la réalité des gens, de leurs besoins fondamentaux. Et curieusement, c'est bon pour la nature aussi".

Savoir passer du rêve au concret : le rôle des femmes

Même si cela n'a pas été simple au départ, ces "mecs qui rêvent l'action", ont peu à peu laissé la place aux femmes. "Faire une maison sans demander aux femmes c'est une parfaite aberration ! Elles ancrent l'action dans le concret, dans la matière et sont les gardiennes de la direction que va prendre le voyage. Elles ont permis la mise en place non pas de projets de conquérants, mais de vraies réponses à la pauvreté. Les femmes sont là pour nous remettre en terre. En grec, genos (qui a donné genou) signifie à la fois "la femme", "la terre" et "l'articulation" ".

Regarder le chemin plus que le but

"Aujourd'hui, nous ne savons plus savourer les choses, nous ne sommes plus à l'écoute, parce que nous sommes enfermés dans des fonctionnements et des vies étroites socialement et culturellement, avec des standards d'action et de réussite. Les gens agissent avec un objectif en tête, avec une idée claire sur comment cela doit se passer et se réaliser, et ils ne lâchent plus ça. Cette tension vers le but fait qu'on ne regarde plus le chemin que l'on prend pour y parvenir. Nous, nous ne parlons pas de réussite, nous ne nous comparons pas, mais nous goutons ce cheminement de la réalisation du projet, en laissant toute sa place à l'inconnu, parce que tout est fragile et inconstant, comme la vie".

"C'est vital pour tout le monde de retrouver l'élan de faire. Faire, en grec, se dit poieie, ce qui signifie aussi faire de la poésie. Faire sans poésie n'est pas faire, c'est fonctionner".

Comment le désir peut motiver l'action de tout un territoire.

Quel moteur permet le mieux de motiver un territoire entier ? Le désir. C'est ce que la communauté de commune du Grand Lyon expérimente au quotidien. Témoignage de Geneviève Ancel, en charge du développement durable auprès de Gérard Collomb, maire de Lyon et président du Grand Lyon.

L'écologie n'est pas qu'une obligation ni qu'une contrainte pour nos élus locaux. Elle est une opportunité. L'occasion de prouver que la commune est l'échelle de territoire où l'écologie peut se concrétiser en actes et en qualité de vie. Quelle que soit la motivation, celle-ci peut néanmoins trouver un frein dans le scepticisme ou l'apathie de nos concitoyens.

"Travailler dans le domaine du développement humain oblige à tenir compte des comportements humains pour les aider à évoluer", rappelle Geneviève Ancel. "Réussir ne se décrète pas, mais nécessite que chacun s'approprie la démarche. C'est là qu'intervient le désir, qui est un moteur fondamental, bien plus efficace pour faire bouger les choses que le registre de la culpabilisation".

Susciter le désir d'avenir

Pour l'Agenda 21 du Grand Lyon, un des freins principaux des Lyonnais était leur peur de l'avenir. Pendant les 30 Glorieuses, l'avenir était quelque chose de positif. Nous sommes désormais dans une ère où l'on y croit moins. Le développement durable, vu comme une chance de construire un meilleur avenir, peut avoir une dynamique vertueuse. Aussi, plutôt que de dire "luttons contre cette peur de l'avenir", nous avons choisi "aimons l'avenir" comme slogan ! Des groupes ont travaillé sur la vision métropolitaine de Lyon 2020 et sur la question : "Qu'est-ce qui pour l'avenir peut développer le désir de faire que cette ville se développe ?" (En savoir plus : <http://www.millenaire3.com>).

Susciter le désir d'agir des habitants par l'action sincère

Sur les territoires, le moteur essentiel et fondateur de toute démarche est l'action sincère, inscrite dans l'histoire de la ville, en la comprenant, en l'aimant. C'est ça qui va ensuite susciter le désir de chacun de suivre et de construire une dynamique qui dure.

Un exemple concret : le vélo'v ou comment susciter le désir...de vélo

Gérard Collomb voulait un projet visible et symbolique, pour enclencher le développement durable sur la commune et le rendre palpable pour chacun. Développer le vélo en ville était une envie de beaucoup d'acteurs. Or, selon les ratios européens, un vélo qui se déplace entraîne chez 17 personnes le désir de faire du vélo. C'est donc en travaillant sur le mobilier urbain que nous avons eu des résultats stupéfiants : 4000 vélos à disposition, 60 000 abonnés, 60 000 km parcourus chaque jour, avec une moyenne de 30 000 utilisations par jour. Pour lancer le projet, nous avons choisi un nom qui suscite le désir : vélo'v. Certaines personnes n'arrivent pas à prononcer ce mot, parce que le mot Love intimide !



Susciter le désir d'être humain

Enfin, nous avons créé les Dialogues en humanité pour prendre en compte l'humain. Lors du Sommet de Johannesburg, le philosophe Patrick Viveret a constaté avec Gérard Collomb qu'il n'existait pas de sommet mondial sur l'être humain. Les Dialogues en humanité permettent d'aller visiter la question humaine à l'aube du 21^e siècle. Gérard Collomb a eu ce désir de bouger, parce qu'il s'est adapté à l'incertitude du monde environnant. Il combine le désir d'un responsable politique d'être à la hauteur des enjeux nouveaux et de ce que l'histoire des Lyonnais exige de lui, avec le désir plus personnel de remettre les choses au niveau de l'humain.

(En savoir plus : dialoguesenhumanite.free.fr).

Le courage politique pour s'inscrire sur le long terme

Pour construire quelque chose qui touche à l'humain, il faut se donner du temps, si on veut permettre une vraie réalisation. Tout projet lié au développement durable exige de s'inscrire au-delà d'un mandat d' élu, sur le long terme. Il faut donc associer au désir le courage, parce que cela ouvre un champ de liberté et de dialogue qui ne se maîtrisent pas. Gérard Collomb ne voulait pas être un élu qui dure pour durer. Il préférerait engager Lyon dans cette dynamique d'une ville laboratoire urbain et humain, plutôt qu'une ville qui ne bouge pas. C'est plus risqué politiquement, mais l'absence de prise de risques est incompatible avec les enjeux actuels.

"Ce moteur, le désir, est totalement assumé par le maire et tous ceux qui œuvrent au développement durable sur Lyon. Nous avons tous le désir de construire l'avenir de la ville qu'on aime. Le désir fédère les différents acteurs".

Le développement durable ne s'applique pas, il implique

Il faut du courage quand on sait qu'une démarche de développement durable suscite des confrontations du fait d'intérêts profondément contradictoires. Et pour confronter les citoyens avec leurs habitudes. Ce n'est pas encore très populaire comme démarche. Pour mettre autour de la table des gens d'horizons aussi différents que les patrons d'industries chimiques, les syndicats, les associations, les élus et les riverains, il faut un apprentissage de l'écoute et de la prise de parole. C'est dans la capacité à arbitrer

entre ces intérêts que réside la responsabilité fondamentale et le courage du politique. Et ensuite, en passant du discours aux actes.

Le dialogue et la transversalité

Il s'agit d'apprendre à construire des projets ensemble en identifiant les freins. Dans la "Vallée de la chimie", au sud de Lyon, des entreprises sont souvent confrontées à des stratégies de délocalisation ou de relocalisation, il est donc essentiel de co-construire une intelligence du territoire. Nous avons lancé les territoires exemplaires, dont un sur la Vallée de la chimie. C'est la capacité de construire sur un projet vaste mais très concret qui oblige les décideurs à coopérer. Récemment, j'ai entendu des chefs d'entreprises parler de la place de l'autre et de leurs stratégies ouvertement, alors que le discours habituel de ces industries à haut risque (il y a des raffineries de pétrole !) est plutôt empreint de méfiance, avec une culture du secret. Les entreprises ont elles-mêmes demandé au Grand Lyon de fédérer tous les acteurs pour fixer en commun des objectifs de réduction des émissions de gaz à effet de serre.

Etre exemplaire

Notre démarche est participative et impliquante : nous donnons l'exemple en tant qu'institution publique. Nos outils de sensibilisations sont créés dans ce sens : nous disons systématiquement ce que nous faisons, puis invitons les habitants à prendre leur responsabilité. Nous ne culpabilisons pas, nous n'exhortons pas, c'est notre légitimité qui aide les gens à changer. La conséquence est que nous avons une réduction des voitures en ville, une augmentation de l'usage des transports doux.

"Tout n'est pas parfait, cela discute et dialogue beaucoup. C'est un processus d'amélioration continue, ce qui est important étant d'avancer en marchant. Rien ne doit être figé : notre Agenda 21 évolue tous les deux ans".

Renoncer à la perfection

Il faut renoncer à faire le bonheur des autres. Pour construire de la concertation sur de bonnes bases, mieux vaut éviter le projet parfait et tout prêt, pour laisser aux gens un espace de contribution. Alors le projet sera compatible avec leur réalité et leurs désirs. Et là on revient au désir, celui de travailler et de construire ensemble.

"Penser de la tête aux pieds plutôt que des pieds à la tête"

Pour agir, notre société a besoin de réponses simples à des situations complexes, et base donc son action sur une approche duelle fondée sur "une cause, un effet". Les réponses apportées à la crise écologique n'y échappent pas. Ce schéma ne permet pas de modifier son regard, alors qu'agir l'exige. La société Kogi expérimente au quotidien une vision systémique de la vie, qui demande de "penser de la tête aux pieds plutôt que des pieds à la tête".

Témoignage de Eric Julien, Président de l'association Tchendukua - Ici et Ailleurs.

Une rencontre hors du commun

En 1985, le géographe et alpiniste Eric Julien entreprend une expédition dans la Sierra Nevada de Santa Marta (Colombie). Suite à un œdème pulmonaire, il est recueilli et soigné par les Indiens Kogis, derniers héritiers des grandes sociétés précolombiennes du continent sud-américain. Cette société a su préserver un rapport privilégié avec la nature dont sa survie dépend entièrement.

Eric Julien s'engage alors à aider ces Hommes à racheter et leur restituer leurs terres ancestrales dont ils ont été au fil du temps dépossédés par les "petits frères" ("les civilisés"). C'est 10 ans plus tard qu'il pourra honorer cet engagement, grâce à des fonds récoltés en Europe et à la création de l'association Tchendukua - Ici et Ailleurs. Commence alors une véritable aventure humaine, à travers la rencontre d'une philosophie de vie vieille de plus de 4 000 ans. www.tchendukua.com

Les fondamentaux issus de la "loi des origines" :

La perception systémique (dépendance réciproque) et holistique (du grec holos, entier) du monde, l'ambivalence de chaque chose, objet, actes, et pensées, la recherche de la "juste tension" entre des contraires complémentaires, condition pour que naisse la vie, l'acceptation de l'unité comme étant issue de l'alliance entre des parties "autonomes et universelles", la prédominance de l'expérience personnelle, qui privilégie l'intégration des connaissances, et l'existence d'un monde invisible, Aluna, porteur de "potentiels", comme préalable à toutes formes incarnées.

Logique binaire du monde moderne

Dans nos sociétés modernes, nous sommes dans des logiques binaires, problème/solution, nous pensons de manière morcelée, sans liens entre les choses, les objets, les actes, donc sans possibilité d'équilibre et d'harmonie. La première des conséquences, c'est que nous évoluons dans des sociétés de faible dialogue, où le "je" et le "tu" prédominent largement sur le "nous", seul capable de produire une pensée créatrice commune qui dépasse les pensées individuelles. Nous sommes devenus "spectateur" morcelés, d'un monde dont nous ne percevons plus les enjeux. D'après les Kogis nous ne prenons plus le temps de "penser" nos actions, de faire ce travail préalable à l'action qui permet l'émergence "juste".

Agir en adéquation avec son environnement

Dans un univers qui se transforme en permanence, l'action "spirituelle" (la pensée) d'un Kogi a pour objectif d'identifier les "composantes" du "système vivant monde", afin d'en préserver, maintenir ou rétablir l'équilibre. Une forme de médecine "préventive" de la vie. D'après eux, c'est l'intention, qui fonde l'action : c'est donc cette intention qu'il faut identifier et travailler pour la rendre "juste", c'est-à-dire en adéquation avec son environnement. Voilà le préalable à la réalisation de toute action.

Principes fondamentaux d'une vision holistique de la vie

Pour les Kogis, l'énergie cosmique fonde l'ordre de l'univers. Leur responsabilité consiste donc à savoir vivre en harmonie avec cette énergie cosmique, à s'y relier pour en reconnaître les lois fondatrices, celles-là même qui organiseront, sur un plan politique et social, le fonctionnement de leur société. Des lois dont le strict respect garanti l'équilibre et la cohérence, car elles permettent de tenir à distance le chaos, source de maladie et de mort. Ce sont les "lois de la mère, ou loi des origines".



Pouvons-nous nous affranchir des lois de la nature ?

Nos sociétés n'ont plus aucune référence au vivant, à ses règles et ses cycles fondamentaux. Vivant à 80 % en ville, nous agissons comme si nous pouvions nous affranchir de ses contraintes, créant nos propres lois que nous faisons évoluer en fonction de nos besoins. Et pourtant, s'il y a bien des lois auxquelles, en ultime ressort, il est impossible de se soustraire, c'est bien celles de la nature. C'est une très grande arrogance, et surtout une inconscience, signe d'une immaturité troublante que de ne pas l'intégrer dans nos modes de vie. Nous avons totalement oublié les règles de bases qui fondent la vie.

Or, *"la loi des origines ne change jamais"*, nous disent les Kogis. *"C'est une loi bien réelle qui organise l'évolution des êtres vivants, les hommes, mais aussi les animaux, les plantes et les arbres. C'est la même pour tous, même pour les petits frères, mais ils ne le savent pas. Ils préfèrent capitaliser et construire leurs propres lois, celles qui les arrangent, qu'ils changent quand ils le souhaitent. La maladie apparaît lorsque l'on ne respecte plus les lois des origines"*.

Penser des pieds à la tête plutôt que de la tête aux pieds

L'aspect systémique et holistique de leur pensée peut être illustré par cette anecdote. A une question qui leur était posée, simple en apparence, les Kogis ont mis trois jours et trois nuits pour répondre. Alors que l'auteur de la question s'étonnait de ce délai, le Kogi qui assurait la traduction, à fait cette déroutante réponse : "Vous les blancs, vous pensez des pieds à la tête, alors que nous, nous pensons de la tête aux pieds". En fait, pour un Kogi, il n'est pas possible de penser un acte, un objet, une chose quelle qu'elle soit, hors du "système global" qui l'a produit et qui lui donne sens...

Ecole de la Nature et des Savoirs

Tchendukua vient de fonder cette école dans la Drôme afin de "partager les connaissances essentielles pour que demain existe".

Pour en savoir plus : www.ecolenaturesavoirs.com.

C'est la fameuse théorie de l'objet "global"¹⁹ développé par Jean Baudrillard. Un objet ou un acte ne surgit pas du néant, mais bien d'un système complexe, interrelations d'intentions, de possibles de créativité, qui à un moment donné, s'incarne dans une forme, un objet, un discours. C'est pour quoi, c'est ce qui précède la forme qui intéresse les Kogis et non la forme en elle-même, et ils pensent donc le système qui produit quelque chose (la tête) avant d'agir ou de juger (les pieds). Toute action va se faire selon le même processus.

Ce processus est-il applicable en occident ?

"Cette société précolombienne est à la fois ancienne et moderne, étonnamment évoluée dans des domaines essentiels à la compréhension du monde. (...) Leur savoir n'a qu'un but, trouver et maintenir un équilibre entre les énergies créatrices et destructrices qu'un Homme rencontre au cours de son existence"²⁰. Les Kogis sont des hommes et des femmes comme nous, confrontés aux mêmes difficultés que n'importe quelle société humaine. Il en est trois essentielles : l'égo et les questions d'identité associées, la violence, et le désir... mais aussi toutes les émotions qui obscurcissent l'esprit. Sur un plan collectif, dans nos sociétés, ces questions sont peu gérées, ce qui explique une bonne partie des problèmes et difficultés auxquelles nous sommes actuellement confrontés.

"Dans l'univers Kogis, il faut avant tout faire connaissance avec soi, condition pour engager et entretenir des relations équilibrées avec les autres et avec le monde auquel nous sommes reliés.

C'est une pensée extrêmement moderne, dont nous aurions urgence à reparcourir les principes".

Les principes de vie dont sont porteurs les Kogis sont des principes universels. On les retrouve décrits dans toutes les grandes traditions. "Ce qui fait l'originalité de chacune réside plutôt dans sa façon particulière de résoudre des problèmes, de mettre en perspective des valeurs, qui sont approximativement les mêmes pour tous les hommes"²¹. L'élément essentiels qu'il conviendrait de remettre en avant, pour faire vivre ces principes de vie, se sont les valeurs, celles qui guident et orientent une action collective.

19 - Sociologue et philosophe Français, décédé en mars 2007 - auteur du "Système des objets" - 1968. Il y constate que les objets ne puisent plus leur sens dans leur fonction pratique mais dans leur matérialité.

20 - T.C. Mc Luhan, L'Esprit de la Terre, Editions du Rocher 1998.

21 - Claude Lévi-Strauss "Anthropologie structurale" - Tome II - Ed. Plon 1973.

"Ecrire, c'est inspirer autrui, le pousser vers sa ressemblance, vers sa préférence"
Jean Cayrol - Extrait d'Ecrire

Les contributeurs de la Lettre

Pilote et rédactrice (passionnée) : Séverine Millet

Co-pilote (inspirant) : Thierry Thouvenot

Relecteur (attentif) : Yves Leers

Interviewés (merci pour leur temps et leurs propos passionnants) : Jean-Pierre Le Danff, éco-psychologue ; Patrick Viveret, anthropologue et philosophe ; Yannick Jadot, directeur des programmes de Greenpeace ; Geneviève Odier, psychothérapeute ; Marie Romanens, psychanalyste ; François Marty, entrepreneur et Président du Chenelêt ; Elisabeth Laville, Présidente de Utopies ; Yvan Maltcheff, coach accompagnateur du changement ; Jean-Patrick Costa, Président de l'association Arutam ; Eric Julien, Président de l'association Tchendukua-Ici et Ailleurs ; Geneviève Ancel, conseillère développement durable du Président de la communauté de commune du Grand Lyon ; Jean-Philippe Teboul, association GoodPlanet ; Thierry Thouvenot, consultant, auteur et ancien chargé de mission au WWF-France. (Leurs bios et interviews en intégralité seront bientôt sur notre site Internet)

Mise en page et graphisme (Sublime, merci !) : l'agence de communication Sidièse - Lucas Grenier (chef de projet), Dominique Brugheail (directeur artistique), Juliette Chansard (chef de studio) Bénédicte Spanu (supervision), Gildas Bonnel (super-supervision).

Comité éditorial (débordé mais soutenant) : liste sur le site de Nature Humaine.

Abonnement :

La Lettre est gratuite. Il est possible de s'abonner et de se désabonner sur le site de Nature Humaine.
www.nature-humaine.fr

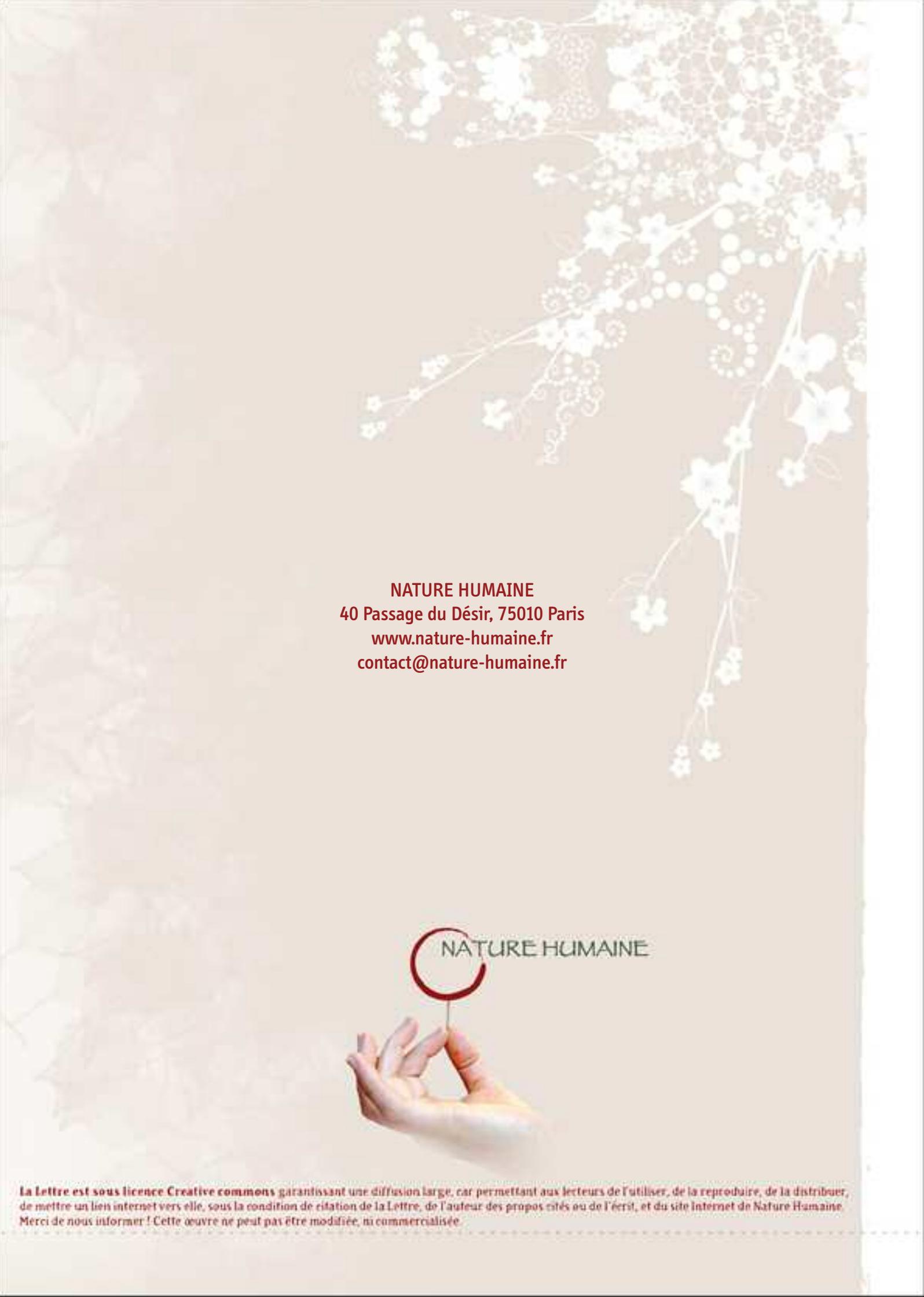
Soutien de Nature Humaine :

Il est possible de soutenir l'association, et même d'en devenir membre, en se rendant sur son site Internet.

Actualité de Nature Humaine

Nature humaine co-organise l'Agora "La stratégie du colibri" aux Dialogues en Humanité organisés par la ville de Lyon qui auront lieu du 4 au 6 juillet prochain. Plus d'informations sur dialoguesenhumanite.free.fr.

L'ADEME
soutient la réalisation de cette Lettre.



NATURE HUMAINE
40 Passage du Désir, 75010 Paris
www.nature-humaine.fr
contact@nature-humaine.fr



La Lettre est sous licence Creative commons garantissant une diffusion large, car permettant aux lecteurs de l'utiliser, de la reproduire, de la distribuer, de mettre un lien internet vers elle, sous la condition de citation de la Lettre, de l'auteur des propos cités ou de l'écrivain, et du site internet de Nature Humaine. Merci de nous informer ! Cette œuvre ne peut pas être modifiée, ni commercialisée.